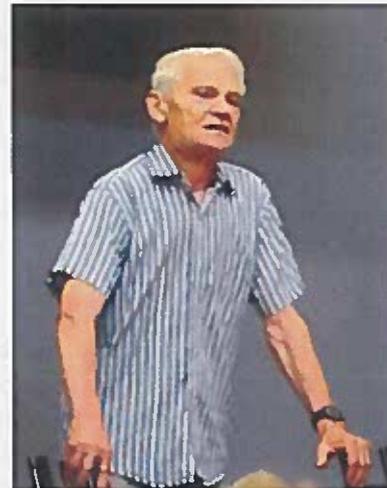


Napoléon PEYRAT

Napoléon Peyrat et son œuvre

Philippe de ROBERT LABARTHE
Conférence au Mas d'Azil – 4 août 2018



Présentation de Napoléon Peyrat

Lors de la rencontre de 2017 au Carla, autour de la personnalité de Bayle, Michel Bégon avait présenté la situation politique en Ariège au XVIIe siècle. Or, parmi les autres conférences si érudites et si vivantes dont il avait le secret et qu'il a consacrées à notre département, il en est une où se révèle sa sensibilité littéraire, intitulée « Napoléon Peyrat, poète épique », prononcée en 2009 à l'occasion du bicentenaire de la naissance du personnage qui nous retiendra aujourd'hui.

Il faut d'ailleurs noter un certain nombre d'affinités entre les deux figures emblématiques de l'Ariège, dans le domaine de la pensée et de la littérature, que sont Pierre Bayle et Napoléon Peyrat. Originaires de notre petit canton d'Arize-Lèze, ils sont tous deux protestants, l'un fils et frère de pasteur, l'autre pasteur lui-même. Apparentés aux familles de verriers, tous deux venaient enfants à Gabre, Bayle pour accompagner son père qui allait y prêcher, Peyrat pour voir sa tante Catherine qui s'y était mariée.



Pierre BAYLE (1647-1706)



Napoléon PEYRAT (1809-1881)

Ils ont connu l'un et l'autre une certaine pauvreté, ne pouvant subvenir à leurs études qu'en travaillant, en particulier dans des emplois de précepteurs chez des familles fortunées. Ils ont dû quitter très jeunes notre province, Bayle pour fuir la persécution jusqu'en Hollande, Peyrat pour trouver un milieu où s'exprimer dans la capitale. Tous deux resteront jusqu'à leur mort dans le lieu où ils ont produit leur œuvre, Bayle à Rotterdam, Peyrat à Saint-Germain-en-Laye. Ils ont néanmoins

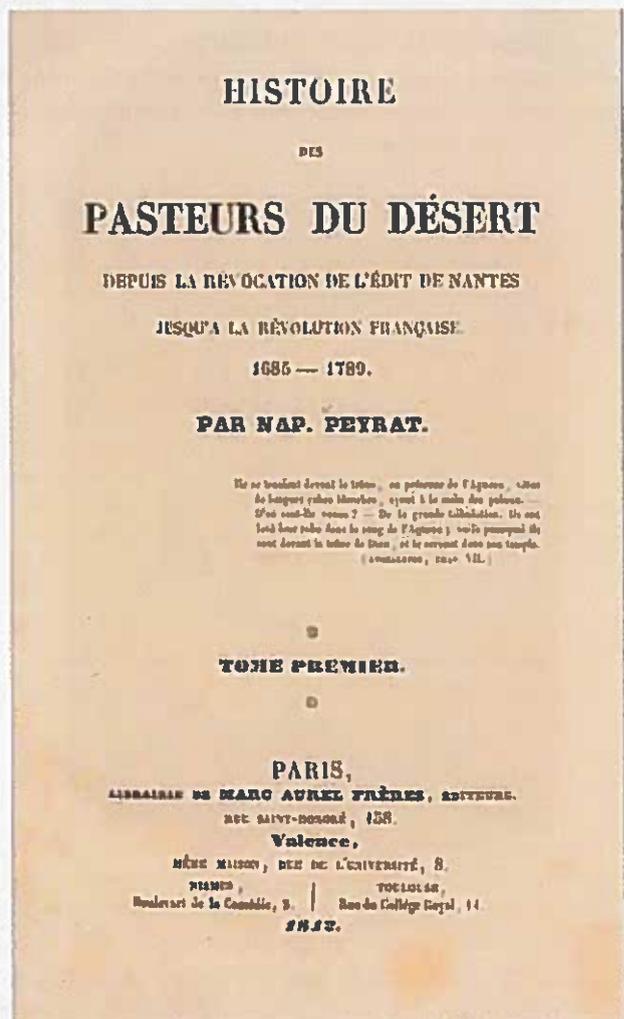
manifesté un grand attachement au pays natal, sur le mode de la nostalgie et de l'exil, Bayle dans sa correspondance, Peyrat dans toute son œuvre. Ces existences difficiles et marginales leur ont valu jusqu'à aujourd'hui un certain déficit de notoriété. Mais il est un domaine où l'affinité touche des points plus essentiels, c'est celui de l'histoire religieuse, où ils se sont faits l'un et l'autre les avocats des dissidents, des minorités opprimées parce qu'accusées d'hérésie, et souvent vouées à la réprobation ou aux oubliettes de l'histoire : c'est le cas notamment des manichéens et des athées chez Bayle, des cathares et des camisards chez Peyrat, qu'ils se sont efforcés de réhabiliter.

Né aux Bordes-sur-Arize sous le Premier Empire, d'où il tient son prénom, et vite orphelin de mère, le jeune Napoléon Peyrat a connu une enfance ballottée et solitaire, bercée cependant par les récits familiaux de la résistance protestante et des guerres napoléoniennes. Il fait des études à la faculté de théologie de Montauban, mais ne se sentant pas en mesure de devenir pasteur et attiré par la littérature, il monte à Paris, âgé de 22 ans, pour tenter sa chance dans un milieu littéraire en pleine effervescence romantique. Il y bénéficie de l'accueil bienveillant de Béranger, fait la connaissance de personnalités aussi différentes que Sainte-Beuve et Lamennais, et publie sous le nom de Napoléon le Pyrénéen un poème au souffle épique, *Roland*, suivi de beaucoup d'autres qu'il réunira plus tard en recueils. Il y fréquente aussi les archives et bibliothèques de la capitale, à la recherche de documents sur ceux dont il veut écrire l'histoire : « les albigeois, mes ancêtres par la chair, dit-il, et les camisards, mes aïeux par la foi ».

Après quelques années en province comme précepteur, il publie à 33 ans un premier ouvrage qui fait date, *l'Histoire des pasteurs du Désert*. Il se tourne alors vers le ministère pastoral et reçoit une affectation à Saint-Germain-en-Laye ; il y fera construire un temple et sera à l'origine de plusieurs paroisses aux alentours.

À l'âge de 42 ans, il épouse une jeune fille de 18 ans, assez brillante, Eugénie Poiré, et ce couple connaîtra une histoire étonnante pour l'époque, puisqu'Eugénie, déçue par certains aspects du protestantisme de son temps, se tourne vers le catholicisme, sans le rendre public par respect pour son mari pasteur, qui de son côté respecte le choix spirituel de sa femme. Après la mort de celui-ci, elle lui consacrera un bel éloge funèbre puis reviendra au protestantisme, mais sous sa forme luthérienne.

Vers 1860, Peyrat noue une amitié avec le grand historien Jules Michelet (dont il a connu l'épouse petite fille à Montauban), lequel apprécie hautement et utilise dans son *Histoire de France* ses travaux sur les cathares et les camisards, cependant que plus tard le style et les préoccupations de Peyrat ont pu le faire qualifier de « Michelet du Midi ». C'est à Saint-Germain, d'où il assiste au siège de Paris en 1870, que Napoléon Peyrat écrit et publie l'essentiel de son œuvre, en particulier *l'Histoire des Albigeois*, encore inachevée à sa mort en 1881. Sa mémoire est restée vivante par des



articles d'encyclopédies, des rééditions, des colloques (Le Mas d'Azil, 1981 ; Foix, 1995), et la création d'une association à l'initiative d'Agnès et Roger Parmentier.

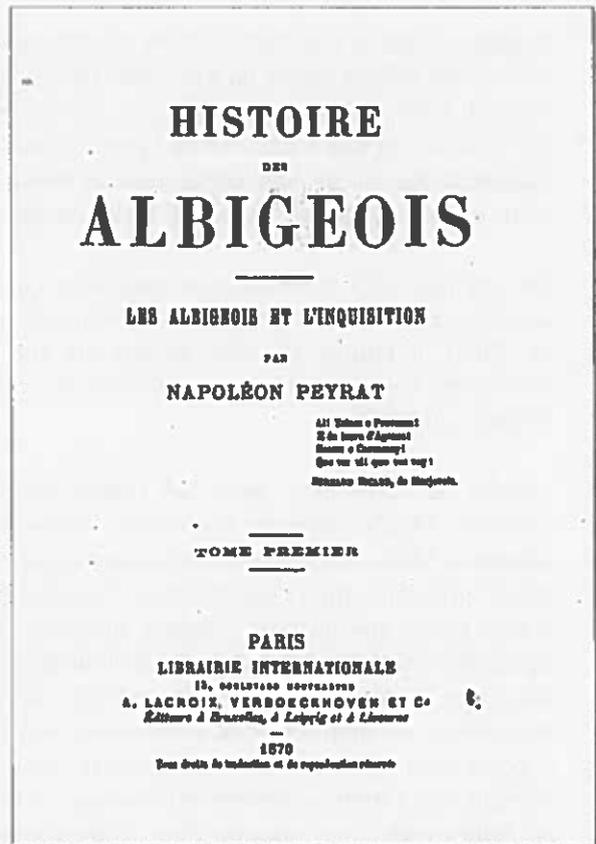
Depuis son enfance, Napoléon Peyrat connaissait les familles de verriers, parfois alliées à la sienne, et il leur a consacré un chapitre de son *Histoire des pasteurs du Désert* (Livre XI, chapitre V), dont voici le début, qui introduit l'épisode des trois frères de Grenier exécutés en 1762 avec le pasteur Rochette :

« Le comté de Foix renferme, dans les forêts de sa frontière occidentale, quelques hameaux habités par une antique colonie de Verriers. Ils comptent environ trois cents âmes et se divisent en trois tribus, celle des Grenier, celle des Robert et celle bien moins nombreuse des Verbizier. Anoblis par Charles V, et déjà prospères au 14^e siècle, leur origine se perd dans les ténèbres du moyen-âge, ainsi que le témoignent plusieurs de leurs appellations domestiques qui, transmises héréditairement, dérivent d'une basse latinité mêlée de celtique. Ils portaient aussi des dénominations féodales purement distinctives, et, à défaut de fiefs, recevaient à leur naissance le nom d'un rocher, d'une prairie, d'une source voisine, de l'orme séculaire qui abritait leur cabane, et même de la colombe qui chantait autour de leur berceau. Après les noblesses d'église, d'épée, de robe, de cloche, venait l'humble noblesse de verre qui, placée entre les hautes et les basses classes, tenait de l'aristocratie par l'instruction et la politesse, et du peuple par le travail, la piété et les mœurs patriarcales. Ces rustiques gentilshommes composaient principalement la petite église de Gabre, et depuis la révocation exerçaient au désert le périlleux office de lecteurs, de chantres, de catéchistes, escortaient les ministres à la chaire, au combat, et même, s'il le fallait, à l'échafaud. Ils ont courageusement fourni leur contingent à l'apostolat et au martyre. »

L'œuvre de Napoléon Peyrat

Spontanément poète, pasteur avec consécration, Peyrat est devenu historien par conviction, pour éclairer ses origines familiales et pour illustrer ses conceptions religieuses. Ses travaux historiques obéissent à une sorte de programme implicite, consistant à explorer la face cachée du christianisme à travers des personnalités et des groupes dissidents, considérés comme hérétiques par l'institution dominante qu'est la papauté, mais dont il veut montrer l'authenticité et la fidélité à l'évangile. C'est en quelque sorte un contrepoint évangélique à l'histoire officielle fixée par l'Eglise romaine. Si la prose de Peyrat est typique du romantisme, il en est de même de sa conception de l'histoire, qui doit entraîner le lecteur dans la vie même d'une époque, et dont la forme originelle, dit-il, est l'épopée.

L'épisode le plus ancien auquel il s'est intéressé est celui du prêtre gascon *Vigilance*, au 5^e siècle, combattu par Saint Jérôme parce que critique à l'égard de certaines pratiques (monachisme, culte des reliques) qui s'éloignaient de la foi des premiers chrétiens. Bayle l'avait présenté positivement dans un article de son *Dictionnaire*, Peyrat lui consacre un livre (1855, réédité en 2001) où il fait l'apologie de la fidélité aux origines et d'un christianisme dépouillé qui serait celui des montagnes.



Quelques années plus tard, il écrit un ouvrage sur d'autres personnages méconnus qu'il présente comme les *Réformateurs du 12^e siècle* (1860), en particulier Pierre Abélard (qui n'est pas seulement l'amant d'Héloïse), Arnaud de Brescia, Pierre de Bruys, et tout spécialement Pierre Valdo, à l'origine du mouvement des « pauvres de Lyon » et des Vaudois du Piémont. A ce sujet, on doit rapprocher Napoléon Peyrat de son contemporain Alexis Muston, comme lui pasteur et poète, et surtout historien passionné des Vaudois (*L'Israël des Alpes*, 1851).

Dix ans plus tard commence la publication de sa monumentale *Histoire des Albigeois*, avec trois volumes consacrés à la période de la répression du catharisme par l'inquisition (1870-1872, réédités en 1996). Il faudra attendre encore dix ans pour que paraissent les deux volumes, en partie inachevés, sur les épisodes antérieurs, la « civilisation romane » et la « croisade » (1880-1882, réédités en 1997).

L'étude du catharisme avait fait l'objet peu auparavant d'un ouvrage savant par un historien luthérien, Charles Schmidt, professeur à Strasbourg (*Histoire et doctrine de la secte des cathares ou albigeois*, 1849), qui à côté d'une présentation objective de la persécution subie par les cathares s'en tenait à l'opinion qu'il s'agissait bien d'une hérésie dualiste. Peyrat prend les choses tout autrement, il veut écrire une histoire engagée, militante, qui rende justice à ceux qu'il considère comme des héros déconsidérés, à la spécificité de leur foi comme à l'étendue de leur martyre. Au plan culturel, il considère les Albigeois comme les représentants par excellence de la civilisation occitane, brisée par la croisade. Au plan religieux, il voit dans le catharisme une forme de christianisme se rattachant à l'apôtre Jean, alors que le catholicisme se réclamerait de Pierre et que le protestantisme s'inspirerait de Paul. Les cathares seraient en quelque sorte des « ultra chrétiens », donnant une place centrale au Saint-Esprit, une intuition dont le bien-fondé a été souligné par la grande spécialiste actuelle qu'est Anne Brenon.

Cette conception a probablement inspiré Arthur de Robert pour son mémoire de théologie à la Faculté de Neuchâtel en 1884 intitulé « La doctrine des Albigeois ». Dans sa vision non seulement religieuse mais aussi culturelle du catharisme occitan, Peyrat a su donner un relief particulier à certains personnages, telle Esclarmonde de Foix, ainsi qu'à un site comme Montségur, qu'il a pratiquement redécouvert.

L'aboutissement de cette succession de mouvements cherchant à rénover le christianisme est évidemment, aux yeux de Napoléon Peyrat, la Réforme et le protestantisme. Il a consacré un petit ouvrage à un épisode clé de la confrontation au 16^e siècle entre théologiens protestants et catholiques, le *Colloque de Poissy* (1868, réédité en 2003), mais il est surtout connu par la grande fresque, en deux volumes, qu'est *l'Histoire des pasteurs du Désert* (1842, deux rééditions en 2002) consacrée à la période suivant la révocation de l'édit de Nantes, marquée par la clandestinité, les prédicants laïques, le prophétisme mystique et la révolte des camisards. Comme l'a montré l'historien Philippe Joutard dans *La Légende des camisards* (1977), l'ouvrage de Peyrat marque un tournant dans la compréhension de la guerre des Cévennes et la réhabilitation des camisards, vision qui sera popularisée par Michelet.

Le livre connaîtra dès 1852 une traduction anglaise, et une réputation attestée par Robert-Louis Stevenson qui l'avait emporté avec lui dans son *Voyage avec un âne à travers les Cévennes* (1879). En préfaçant une des éditions de ce récit, l'écrivain cévenol André Chamson fait cette remarque significative : « N'avait-il pas dans son sac *l'Histoire des pasteurs du Désert* de Napoléon Peyrat, c'est-à-dire le plus beau livre qui ait été écrit sur l'aventure exemplaire de cette communauté montagnarde ? Qui a parcouru ce livre sait déjà ce que fut ce peuple ». On ne s'étonnera pas que Peyrat ait été le premier, en 1880, à souscrire pour l'acquisition de la maison du chef camisard Roland, dont il avait exalté la résistance désespérée, laquelle deviendra le Musée du Désert.

Stevenson, *Voyage avec un âne dans les Cévennes*, Frontispice de Walter Crane.



L'autre aspect de l'œuvre de Napoléon Peyrat est la poésie, par laquelle il n'a cessé de s'exprimer depuis sa jeunesse. En plein essor du romantisme, il publie à 24 ans un grand poème *Roland*, inspiré par la chanson de geste et aux accents hugoliens, sous le pseudonyme de Napol le Pyrénéen, pour lui transparent mais qui restera une énigme intrigante pour les contemporains. La fin du poème apostrophe Roland en évoquant les troupes françaises entrant en Espagne :

*Ah ! si vers l'Ebre, un jour, passaient par Roncevaux
Nos soldats, nos canons, nos tambours, nos chevaux,
Et nos chants tonnant dans l'espace,
Lève-toi pour les voir, lève-toi, vieux lion !
Plus grande que ton oncle et que Napoléon,
Viens voir la liberté qui passe !*

Il composera ensuite de nombreux poèmes sur des thèmes variés, qu'il réunira tardivement en trois volumes successifs sous des titres bien régionaux : *L'Arise* (1863), *La Grotte d'Azil* (1874) et *Les Pyrénées* (1877), tous trois réédités en 2008. Ici encore, ces recueils correspondent à un programme implicite, que ne révèle pas leur publication séparée, car « ils renferment, écrit Peyrat dans la préface du troisième, distincts et confondus, trois poèmes : un romancero aquitain, une cassida mauresque, un psaltérion hébraïque. Leur titre commun est *Occitania* ». Il indique ainsi les sources de son inspiration : pyrénéenne, orientale et biblique. Il y chante le pays, y évoque divers épisodes de l'histoire, y paraphrase la Bible. Cette variété thématique associée à son style romantique n'est pas sans rappeler la *Légende des siècles* de Victor Hugo, à peu près contemporaine (1859-1883). On doit remarquer ici la place qu'y tient à plusieurs reprises la grotte du Mas d'Azil, célébrée comme un lieu légendaire, qu'il a tant fréquenté enfant, et dont il déplore que l'on veuille y tracer une route :

*Salut, vallon, âpre rivage,
Gave tumultueux, et toi, rocher fumant,
Grotte où, comme les flots de ton fleuve sauvage,
Notre histoire bouillonne en un gouffre écumant !*

Dans le poème « Les Pyrénées », il exprime d'une autre façon sa vive sensibilité au lien entre les paysages montagnards et les drames qui s'y sont déroulés :

*Je vous aime, ô montagnes veuves !
Une âme est dans vos bois, un soupir dans vos fleuves,
Vos lacs roulent du sang, vos cascades des pleurs,
Et vos glaciers sanglants où le soleil expire*

*Semblent l'échafaud du martyr
Où pend, crucifié, l'ange de nos douleurs.*

Vers la fin de sa vie, Napoléon Peyrat a été reconnu comme un inspirateur par les créateurs du renouveau de la langue et de la culture occitanes, bien qu'il n'ait publié qu'en français (« Je devais chanter en roman, mais qui m'eût écouté ? »). Accueilli en 1877 par Frédéric Mistral au Félibrige, d'inspiration provençale, il se veut plus proche des « félibres rouges » languedociens, Auguste Fourès et Louis-Xavier de Ricard, qui le saluent comme leur aïeul, l'*Aujòl*. Aujourd'hui encore la postérité qu'on lui reconnaît est vaste parmi ceux qui ont voulu redonner vie à la belle langue des troubadours, à la « civilisation romane » et à l'identité de l'Occitanie.

En l'absence de Marie de Saint-Blanquat, je lirai pour finir dans l'Anthologie poétique de Peyrat que nous avons publiée (*Poèmes pyrénéens*, 1999) quelques strophes du poème « Le grand châtaignier », qu'il écrivit à 60 ans pour la mort de son père, qu'il était allé enterrer à la ferme familiale de Larmissa :

*Il dort, sous le grand châtaignier,
Et l'arbre colossal le couvre tout entier
De son branchage circulaire.
Lui-même, enfantelet, le sema dans le sol,
Pour qu'il pût ombrager sa tombe, parasol
Rond, vaste, immense, séculaire !*

.....

*Il fut l'Abraham de nos monts,
Le Booz gracieux des champs que nous semons,
Un homme des antiques âges.
Il naquit dans nos bois au berceau maternel,
Mais descendit bientôt au vallon paternel,
Vers l'Arise aux plus doux rivages.*

.....

*Il ne quittait jamais ses bois,
Mais comme un vieux chasseur tend l'oreille aux abois,
Aux cors errant dans la campagne,
Il écoutait le bruit lointain des nations,
Les mugissements sourds des révolutions,
Bénissant Dieu sur sa montagne.*

Pour aller plus loin :

P. Cabanel & Ph. de Robert, *Cathares et camisards. L'œuvre de Napoléon Peyrat*, Montpellier, Presses du Languedoc, 1998.

Ph. de Robert, *Alternatives chrétiennes. Etudes d'histoire et de littérature*, Paris, Honoré Champion, 2016.